

Revue de l'Option d'exploration Littérature et Société

Lycée Jules GUESDE

8<sup>ème</sup> Numéro

(3<sup>ème</sup> Trimestre 2018-2019)

# L'engagement de l'écrivain·e

Articles d'élèves de 2<sup>ndes</sup> : Gabriel Bernier, Anna-Meï Chaudière-Feugère, Inès Cruz-Le Roy, Imane El Ayadi, Louise Faria, Tess Fleury, Mariana Gonçalves Da Silva, Lise Guyonnet, Youri Le Velly, Anna Marfeuil, Anna Menotti, Sophie Mengi Ndombele, Wendy Rakotondrasoa, Emmanuelle Rofidal, Cheryne Souci, Inès Yaacoubi, Axel Zamora

Déjà parus :

*MIGRATIONS II*

(7<sup>ème</sup> Numéro, 2<sup>ème</sup> trimestre 2018-2019)

*MIGRATIONS I*

(6<sup>ème</sup> Numéro, 1<sup>er</sup> Trimestre 2018-2019)

*La Der des Ters : le corps et le sexe des mots (écriture inclusive et question de genres)*

(5<sup>ème</sup> Numéro, 3<sup>ème</sup> Trimestre 2017-2018)

*Ter-rible mépris*

(4<sup>ème</sup> Numéro, 2<sup>ème</sup> trimestre 2017-2018)

*La Ter*

(3<sup>ème</sup> Numéro, 1<sup>er</sup> trimestre 2017-2018) : Qu'est-ce qu'un homme ?

*Journal effet pair* (2<sup>ème</sup> Numéro, 3<sup>ème</sup> trimestre 2016-2017) :

Où réside l'étranger, / Où préside l'étrangeté

*Journal éphémère* (1<sup>er</sup> Numéro, 1<sup>er</sup> semestre 2016-2017) :

La Femme dans tous ces états !

Consultables sur GUESDE, GUILDE et FLORILEGE

<http://www.julesguesde.fr/spip.php?article354>

# Sommaire

<b>Le mot de l'enseignant en charge de l'Option</b>	p 05
<b>→ CONTRE LES BIENSEANCES</b>	
<b>François RABELAIS</b> , <i>Gargantua</i> , chapitre 13, 1534	p 06
« Tentative de description d'une soirée de la jeunesse actuelle » par Anna-Meï Chaudière	p 07
<b>→ DE LA RELATIVITE DU REGARD SUR L'AUTRE ET SA CULTURE</b>	
<b>Michel de MONTAIGNE</b> , <i>Essais</i> , « Des Cannibales », (à partir de 1572)	p 08
« Ce pays qui est le nôtre » par Lise Guyonnet	p 09
<b>→ CONTRE LES GUERRES DE RELIGION</b>	
<b>Agrippa d'AUBIGNE</b> , <i>Les Tragiques</i> , Livre I, « Misères », 1616	p 10
<b>→ POUR UN RENVERSEMENT DES VALEURS</b>	
<b>Savinien de CYRANO de BERGERAC</b> , <i>Histoire comique des Etats et Empires de la Lune</i> , 1650	p 11
« Pour un renversement des valeurs » par Anna Marfeuil	p 12
« TENTATIVE DE DESCRIPTION D'UNE JOURNÉE » par Anna Menotti	pp 13-15
<b>→ CONTRE LA PHALLOCRATIE ET LE MACHISME</b>	
<b>MOLIERE</b> , <i>L'Ecole des femmes</i> , Acte III Scène 2, 1662	pp 16-17
« Sujet : Le Machisme » par Sophie Mengi Ndombele	p 18
<b>→ CONTRE LES COURTISANS ET LE POUVOIR ROYAL</b>	
<b>Jean de LA FONTAINE</b> , « Les obsèques de la Lionne », <i>Fables</i> , Livre 8, fable 14, entre 1668 et 1694 ;	pp 19-20
« Les Animaux malades de la peste » <i>Fables</i> , Livre 8, fable 14, entre 1668 et 1694	pp 21-22
<b>→ POUR LA DEMOCRATIE</b>	
<b>Denis DIDEROT</b> , <i>Encyclopédie</i> , « AUTORITE POLITIQUE », 1751-1772	p 23

- ➔ **CONTRE LA GUERRE**  
**VOLTAIRE**, *Candide*, « CHAPITRE TROISIEME  
COMMENT CANDIDE SE SAUVA D'ENTRE LES BULGARES,  
ET CE QU'IL DEVINT », 1759 p 24
- ➔ **CONTRE LES PRIVILEGES, LES POUVOIRS, LA CENSURE**  
**Pierre-Augustin CARON de BEAUMARCHAIS**,  
*Le Mariage de Figaro*, Acte V, scène 3, 1778 pp 25-26
- ➔ **CONTRE LA TYRANNIE**  
**Victor HUGO**, *Napoléon*, le petit, 1852 p 27
- « CONTRE LA DICTATURE : Adolf Hitler » par Le Velly Youri p 28
- ➔ **POUR LA JUSTICE**  
**Emile ZOLA**, « J'accuse » (Extrait d'article publié le 13 janvier 1898  
en première page du quotidien parisien *L'Aurore* sous la forme  
d'une lettre ouverte au président de la République.) p 29
- ➔ **POUR LA CAUSE DES (HOMO)SEXUALITES**  
**Marguerite YOURCENAR**, *Alexis ou le traité du vain combat*, 1929 pp 30-31  
**Guy HOCQUENGHEM**, « L'important, c'est de se raconter. » pp 32-33
- « Aujourd'hui, j'ai vu une femme » par Inès Cruz Le Roy p 34
- « Beaucoup de personnes se font rejeter » par Wendy Rakotondrasoa pp 35-36
- « Pour l'amour » par Louise faria p 37
- ➔ **POUR LA PAIX**  
**Boris VIAN**, « Le déserteur », 1931 pp 38-39
- « Je te regarde comme la toute première fois » par Ines Cruz le Roy. p 40
- « Contre la guerre » par Cheryne Souci p 41
- ➔ **CONTRE LES POLITIQUES, LES COURTISANS ET POUR LE PEUPLE**  
**Jacques PREVERT**, « Tentative de description d'un dîner de têtes  
à Paris-France », *Paroles*, 1946 pp 42-43
- « Tentative de description d'une année à Poudlard,  
l'école des sorciers » par Emmanuelle Rofidal pp 44-46
- ➔ **CONTRE LA PEINE DE MORT**  
**Albert CAMUS**, *Réflexions sur la Peine Capitale*, 1957 p 47
- « Monsieur le président » par Axel Zamora Gabriel Bernier p 48

<b>➔ AUTOUR DE LA NOTION DE TERRORISME</b>	
<b>Jean-Paul SARTRE</b> , <i>Les mains sales</i> , 1948	p 49
<b>Albert CAMUS</b> , <i>Les Justes</i> , Extrait de l'Acte II, 1949	p 50
<b>➔ POUR LA CAUSE DES FEMMES</b>	
<b>Simone de BEAUVOIR</b> , <i>Le Deuxième sexe</i> , 1949 ;	p 51
<b>Jeanne HYVRARD</b> , <i>Les Prunes de Cythère</i> , 1975	p 52
« L'ironie » par Imane El Ayadi	p 53
« Un écrit qui je l'espère peut sauver des vies. » par Imane El Ayadi	p 54
« Une femme » par Emmanuelle Rofidal	pp 55-56
« Parlons. » par Mariana Gonçalves Da Silva	pp 57-59
« FUTURE FEMME » par Tess Fleury	p 60
<b>➔ CONTRE L'ESCLAVAGE, CONTRE LA COLONISATION</b>	
<b>Léon LALEAU</b> , « Trahison », 1931	p 61
<b>Léon-Gontran DAMAS</b> , <i>Pigments</i> , « Pour sûr. », 1937	p 62
<b>Bernard Binlin DADIE</b> , « Ramasseur de balles », février 1964	p 63
« Pour sûr » par Inès Yaacoubi	p 64
« Ramasseur de balles » par Inès Yaacoubi	p 65
<b>➔ POUR UNE CITOYENNETE SOLIDAIRE</b>	
<b>J.-M. G. LE CLEZIO</b> (Texte sur les migrants de), Prix Nobel de Littérature, BOOMERANG, émission du jeudi 5 octobre 2017, France Inter	pp 66-67
« Just a theory (Inspiré de la vidéo de Melodysheep : un voyage vers la fin des temps) » par Emmanuelle Rofidal	pp 68-70
« Cher journal » par Emma Boudia	p 71

## Le mot de l'enseignant

Voici le dernier Numéro — le N° 8 — de la Revue de l'Option d'exploration Littérature et Société du Lycée Jules GUESDE.

La Revue disparaît avec l'Option...

Trois années et plusieurs sujets ; trois années et bien des satisfactions même si, parfois, il a fallu les attendre !

Dans tous les cas, quand les élèves se sont intéressé·e·s, ce fut l'occasion de riches discussions, de vifs échanges, parfois, et de rires, souvent.

Ce dernier Numéro s'intitule :

« L'engagement de l'écrivain·e »

et participe du Thème :

*Ecrire pour changer le monde : l'écrivain et les grands débats de société.*

Vous allez trouver dans les pages qui suivent plusieurs propositions d'extraits non exhaustives d'auteurs et autrices engagé·e·s, à partir desquelles les élèves ont rédigé leurs propres créations — réécritures, analyse, article (qui apparaissent d'une autre couleur)...

La rédaction de ces textes a été précédée du visionnage de *Beaumarchais, l'insolent*, film d'Edouard MOLINARO, sorti en 1996.

Nous vous en souhaitons bonne lecture,

**Christophe BORRAS**  
Enseignant en charge de l'option

## ➔ CONTRE LES BIENSEANCES

### Comment Grandgousier reconnu à l'invention d'un torche-cul la merveilleuse intelligence de Gargantua.

Vers la fin de sa cinquième année, alors que Grandgousier, revenait d'une victoire contre les Canariens, il retrouva son fils Gargantua. Cela le réjouit, autant qu'un tel père pouvait l'être en voyant comme sien un tel enfant. Et en le baisant et l'embrassant, il l'interrogeait, de diverses petites questions puérides. Et il but abondamment avec lui et ses gouvernantes à qui il tint à demander scrupuleusement entre autres choses si elles l'avaient tenu bien net et propre. A cela Gargantua répondit qu'il avait pris ses dispositions pour qu'en tout le pays aucun garçon ne fût plus propre que lui.

« *Comment cela ?* dit Grandgousier.

- *J'ai, répondit Gargantua, à la suite de longues et méticuleuses expériences, inventé un moyen de me torcher le cul, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus efficace qui jamais ne fut vu.*

- *Lequel ?* dit Grandgousier.

- *C'est ce que je vais vous raconter à présent, dit Gargantua. Je me torchai une fois du cache-nez de velours d'une demoiselle, et je le trouvai bon, car la mollesse de la soie me causait au fondement une volupté bien grande. Une autre fois de leurs coiffes et il en fut de même [...]*

- *Certes, dit Grandgousier, mais quel torche-cul trouvas-tu le meilleur ?*

- *J'y viens, dit Gargantua, et bientôt vous en saurez le fin mot. Je me torchai de foin, de paille, d'étope, de bourre, de laine, de papier. [...] Mais voulez-vous me payer un tonneau de vin breton si je vous laisse bouche bée sur ce propos ?*

- *Oui, vraiment, dit Grandgousier.*

- *Il n'est, dit Gargantua, point besoin de se torcher le cul s'il n'y a point d'ordure. Ordure n'y peut être si on n'a chié ; chier donc, il nous faut, avant que le cul se torcher.*

- *Oh ! dit Grandgousier, quel bon sens tu as, petit garçonnet. Ces tout prochains jours je te ferai passer docteur en gaie science, par Dieu, car tu as bien plus de raison qu'on en a à ton âge. Pour lors, poursuis ce propos torcheculatif, je te prie. Et par ma barbe pour un tonneau, tu en auras soixante de mieux. Je veux dire de ce bon vin breton, qui ne se fait point en Bretagne, mais en ce bon pays de Véron.*

- *Je me torchai ensuite, dit Gargantua, d'un couvre-chef, d'un oreiller, d'une pantoufle, d'une gibecière, d'un panier. Mais oh ! Quel déplaisant torchecul. Puis d'un chapeau. Et notez que parmi les chapeaux, les uns sont ras, d'autres poilus, d'autres de velours, d'autres de taffetas, d'autres encore de satin. Le meilleur de tous est celui qui est fait de poil, car il offre une très bonne absorption de la matière fécale. Puis je me torchai d'une poule, d'un coq, d'un poulet, de la peau d'un veau, d'un lièvre, d'un pigeon, d'un cormoran, d'un sac d'avocat, d'une capuche, d'une coiffe, d'un leurre de cuir.*

*Mais, pour conclure, je dis et maintiens qu'il n'y a en matière de torchecul rien de tel qu'un oison bien duveteux, pourvu qu'on lui tienne la tête entre les jambes. Et croyez-m'en sur mon honneur ! Car vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur dudit duvet, que par la chaleur tempérée de l'oison, laquelle facilement se communique au boyau du cul et autres intestins, jusqu'à parvenir à la région du cœur et du cerveau. Et ne pensez pas que la béatitude des héros et des demi-dieux qui vivent aux Champs Elysées vienne de leur asphodèle, de leur ambrosie ou de leur nectar, comme le disent les vieilles par ici. Elle vient, selon mon opinion, de ce qu'ils se torchent le cul d'un oison ; et telle est l'opinion de Maître Jean d'Ecosse. »*

## Tentative de description d'une soirée de la jeunesse actuelle

Ce qui doucement...  
Ce qui aisément...  
Ceux qui sautent  
Ceux qui tombent  
Ceux qui regardent  
Ceux qui mentent  
Ceux qui dorment  
Ceux qui fument  
Ceux qui boivent  
Ceux qui se fixent  
Ceux qui se rapprochent  
Ceux qui s'éloignent  
Ceux qui chantent bien  
Ceux qui chantent  
Ceux qui font des pâtes  
Ceux qui changent la musique  
Ceux qui gueulent parce qu'on a changé la musique  
Ceux qui pensent à quelqu'un  
Ceux qui lisent dans leurs coins  
Ceux qui sombrent pour mieux planer  
Ceux qui s'embrassent passionnément  
Ceux qui n'osent regarder  
Ceux qui aimeraient trouver leur moitié  
Ceux qui ne savent pas ce qu'ils font là  
Ceux qui ne veulent pas voir le jour se lever  
Ceux qui regardent le temps passer  
Ceux qui ne voient plus le temps passer  
Ce qui vespéral  
Ceux qui blablabla  
Ceux qui drunk in love  
Ceux qui déversent leurs peines  
Ceux qui sont paumés  
Ceux qui ne peuvent pas se tenir  
Ceux qui ne veulent pas  
Ceux qui sont forcés  
Ceux qui se débattent  
Ceux qui ça va marquer  
Ceux qui seront traumatisés de s'être fait abuser.

**Anna-Meï Chaudière**

(d'après Jacques Prévert, *Paroles*, 1946)

## ➔ DE LA RELATIVITE DU REGARD SUR L'AUTRE ET SA CULTURE

Mais ces autres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de notre connaissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effet de leur promesse, et de la témérité de leur imposture ? Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de déroutes et d'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissant ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée.

Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde, comme ceux qui avaient sexué la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci.

Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entré des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

Chrysippe et Zénon, chefs de la secte stoïque ; ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fut pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancêtres, étant assiégés par César en la ville de Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et d'autres personnes inutiles au combat. " Les Gascons, dit-on, s'étant servis de tels aliments, prolongèrent leur vie. "

Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour notre santé ; soit pour l'appliquer au-dedans ou au-dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion si dérégulée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires.

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

**Michel de MONTAIGNE, *Essais*, « Des Cannibales », (à partir de 1572)**

Ce pays qui est le nôtre, ou le leur  
Ce long trait imaginaire sépare nos deux terres  
sépare-t-il plus que des territoires ?  
Les mentalités, les caractères, critères de nationalité  
Après tout nous le savons  
Tous les membres d'un même pays se ressemblent  
Même couleur de peau, mêmes cheveux, mêmes goûts  
C'est ce qu'on appelle l'égalité parfaite  
Mais si ils avaient tous le même sexe  
l'extinction se sentirait

**Lise Guyonnet**

## →CONTRE LES GUERRES DE RELIGION

Je veux peindre la France une mère affligée,  
Qui est, entre ses bras, de deux enfants chargée.  
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts  
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups  
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage  
Dont nature donnait à son besson l'usage ;  
Ce voleur acharné, cet Esau malheureux,  
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,  
Si que, pour arracher à son frère la vie,  
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie.  
Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshui,  
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,  
À la fin se défend, et sa juste colère  
Rend à l'autre un combat dont le champ et la mère.  
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,  
Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits ;  
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,  
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.  
Leur conflit se rallume et fait si furieux  
Que d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux.  
Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,  
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;  
Elle voit les mutins tout déchirés, sanglants,  
Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.  
Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle  
Celui qui a le droit et la juste querelle,  
Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las  
Viole en poursuivant l'asile de ses bras.  
Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine ;  
Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,  
Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté  
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;  
Or vivez de venin, sanglante géniture,  
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture !

**Agrippa d'AUBIGNE, *Les Tragiques*, Livre I, « Misères », 1616**

## ➔ POUR UN RENVERSEMENT DES VALEURS

— Hé ! je vous prie, m'adressant au jeune hôte, apprenez-moi que veut dire ce bronze figuré en parties honteuses qui pendent à la ceinture de cet homme.

J'en avais bien vu quantité à la cour du temps que je vivais en cage, mais parce que j'étais quasi toujours environné des filles de la Reine, j'appréhendais de violer le respect qui se doit à leur sexe et à leur condition, si j'eusse en leur présence attiré l'entretien d'une matière si grasse.

— Les femelles ici, non plus que les mâles, ne sont pas assez ingrates pour rougir à la vue de celui qui les a forgées ; et les vierges n'ont pas honte d'aimer sur nous, en mémoire de leur mère nature, la seule chose qui porte son nom.

« Sachez donc que l'écharpe dont cet homme est honoré, où pend pour médaille la figure d'un membre viril, est le symbole du gentilhomme, et la marque qui distingue le noble d'avec le roturier. »

J'avoue que ce paradoxe me sembla si extravagant que je ne pus m'empêcher d'en rire.

— Cette coutume me semble bien extraordinaire, dis-je à mon petit hôte, car en notre monde la marque de noblesse est de porter l'épée.

Mais lui, sans s'émouvoir :

— O mon petit homme ! s'écria-t-il, que les grands de votre monde sont enragés de faire parade d'un instrument qui désigne un bourreau, qui n'est forgé que pour nous détruire, enfin l'ennemi juré de tout ce qui vit ; et de cacher, au contraire, un membre sans qui nous serions au rang de ce qui n'est pas, le Prométhée de chaque animal, et le réparateur infatigable des faiblesses de la nature ! Malheureuse contrée, où les marques de génération sont ignominieuses, et où celles d'anéantissement sont honorables. Cependant, vous appelez ce membre-là les parties honteuses, comme s'il y avait quelque chose de plus glorieux que de donner la vie, et rien de plus infâme que de l'ôter !

**Savinien de CYRANO de BERGERAC,**  
*Histoire comique des Etats et Empires de la Lune, 1650*

## Pour un renversement des valeurs

L'apparition d'un membre sexuel porté comme un objet au quotidien, peut paraître pour certains un signe de noblesse et n'être pour les autres qu'extravagance.

On peut supposer que les personnes qui porteraient ce genre d'objets, de symbole, considérés comme absurdes, seraient mal vus dans la « communauté ». N'étant pas conformes aux « codes de la société », ils ne sont pas dignes d'estime aux yeux de ceux qui sont en face.

Dans ce texte de Cyrano de Bergerac, les deux hommes qui dialoguent, ont une représentation très différente de la noblesse ou dignité et de la notion de gentilhomme ou homme distingué.

Pour le narrateur, l'hôte à qui il s'adresse, porte sur sa ceinture une marque insensés et ridicule.

En effet, la société dans laquelle vit le narrateur, est une société très pudique, où le respect de la vie privée de chacun-e est très important.

Pour l'hôte, en revanche, il n'est pas désagréable d'exposer une partie de son corps, acceptée de tous et loin d'être méprisée par les habitants de son « monde ».

Il est préférable d'après lui de porter le symbole de la vie, la création, partie du corps humain sans qui nous ne serions que poussière plutôt que de porter un symbole de violence, mort, guerre et anéantissement, destruction et ravage.

Ne vaudrait-il pas mieux être distingué, respecté et admiré pour les bienfaits que l'on peut faire plutôt que par les atrocités ou les malversations dont nous sommes capables ?

Ce texte nous montre également que selon les personnes, être noble n'a pas la même signification. Pour certains, cela ne reste qu'un titre, hérité et non pas mérité, qui ne définit que votre richesse et vos droits, ce qui vous appartient et ce que vous possédez.

Pour d'autres, être noble a un sens plus moral. Être noble d'esprit et avoir de grandes qualités morales et intellectuelles est plus important que de n'être détenteur que d'un titre sans aucun sens.

**Anna Marfeuil**

## TENTATIVE DE DESCRIPTION D'UNE JOURNÉE

Le temps qui s'étalant,

Le temps qui narguant,

Le temps qui passe,

Le temps qui repasse,

Le temps qui sourit,

Le temps qui détruit,

Le temps qui se colore,

Le temps qui s'endort,

Le temps qui vole,

Le temps qui nous colle,

Le temps qui sent le malheur,

Le temps qui sent le bonheur,

Le temps qui tend,

Le temps qui est lent,

Le temps qui aboie,

Le temps qui boit,

Le temps qui chante,

Le temps qui hante,

Le temps qui rassure,

Le temps qui mûre,

Le temps qui ordonne,

Le temps qui donne,

Le temps qui ouvre,

Le temps qui couvre,  
Le temps qui entraîne,  
Le temps qui traîne,  
Le temps qui empreinte,  
Le temps qui éreinte,  
Le temps qui rend pas,  
Le temps qui suis pas,  
Le temps qui assomme,  
Le temps qui sonne,  
Le temps qui grogne,  
Le temps qui rogne,  
Le temps qui frappe,  
Le temps qui attrape,  
Le temps qui gifle,  
Le temps qui siffle,  
Le temps qui s'adoucit,  
Le temps qui fuit,  
Le temps qui me tue,  
Le temps qui sue,  
Le temps qui n'a pas le choix,  
Le temps qui dit « pourquoi »,  
Le temps qui laisse le temps,  
Le temps qui ment,  
Le temps qui démoniaque,  
Le temps qui crise cardiaque,

Le temps qui tic-tac,  
Le temps qui marque,  
Et surtout tout ce temps,  
Gaspillé,  
Coupé,  
Sali,  
Malpoli,  
Tout ce temps qui devrait être Temps,  
Et ce temps qui est journée, ce temps qui est mal-aimé.

**Anna Menotti**

## ➔ CONTRE LA PHALLOCRATIE ET LE MACHISME

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *assis.*

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage.

Levez un peu la tête, et tournez le visage.  
Là, regardez-moi là, durant cet entretien,  
Et jusqu'au moindre mot imprimez-le-vous bien.  
Je vous épouse, Agnès, et cent fois la journée  
Vous devez bénir l'heur de votre destinée :  
Contempler la bassesse où vous avez été,  
Et dans le même temps admirer ma bonté,  
Qui de ce vil état de pauvre villageoise  
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,  
Et jouir de la couche et des embrassements,  
D'un homme qui fuyait tous ces engagements ;  
Et dont à vingt partis fort capables de plaire,  
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.  
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux  
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux ;

Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse,  
À mériter l'état où je vous aurai mise ;  
À toujours vous connaître, et faire qu'à jamais  
Je puisse me louer de l'acte que je fais.  
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage.  
À d'austères devoirs le rang de femme engage :  
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,  
Pour être libertine et prendre du bon temps.  
Votre sexe n'est là que pour la dépendance.  
Du côté de la barbe est la toute-puissance.  
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,  
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :  
L'une est moitié suprême et l'autre subalterne :  
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.  
Et ce que le soldat dans son devoir instruit  
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,  
Le valet à son maître, un enfant à son père,  
À son supérieur le moindre petit frère,  
N'approche point encor de la docilité,  
Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect où la femme doit être  
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.  
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,  
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux ;  
Et de n'oser jamais le regarder en face

Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.  
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :  
Mais ne vous gêtez pas sur l'exemple d'autrui.  
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,  
Dont par toute la ville on chante les fredaines :

Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,  
C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.  
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne ;  
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne :  
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;  
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu :  
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes  
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.  
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons :  
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.  
Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,  
Elle sera toujours comme un lis blanche et nette :  
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,  
Elle deviendra lors noire comme un charbon,  
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,  
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,  
Bouillir dans les Enfers à toute éternité :  
Dont vous veuille garder la céleste bonté.  
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice  
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,

Entrant au mariage il en faut faire autant :  
Et voici dans ma poche un écrit important

*Il se lève.*

Qui vous enseignera l'office de la femme.  
J'en ignore l'auteur : mais c'est quelque bonne âme.  
Et je veux que ce soit votre unique entretien.

Tenez : voyons un peu si vous le lirez bien.

**AGNÈS** *lit.*

*LES MAXIMES DU MARIAGE  
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE  
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER*

[...]

**MOLIERE, *L'Ecole des femmes*, Acte III Scène 2, 1662**

## Sujet : Le Machisme

### 1. Objets Femelles

Jeune caissière pulpeuse accoudée sur la rambarde du bar,  
Toi, qui fais tourner ce chewing-gum rosâtre sur ton doigt manucuré.  
Oui, toi, tu es une putain.

Secrétaire du deuxième âge, qui dandine ses hanches sous cette fameuse jupe crayon,  
Les cliquetis de tes talons sur le sol ciré, le regard jugé aguicheur, mais en réalité fuyant.  
Oui, toi, tu es une allumeuse.

Femme du troisième âge, vêtue d'une ombrelle rouge et gantée de bordeaux, te baladant un  
jour pluvieux, barbouillée d'arc-en-ciel, Souriant à ces jeunes gens.  
Oui, toi, tu es une malpropre.  
Chaque jour, la Femme est constamment persécutée par le regard accusateur de l'Homme.  
Assume ton extravagance, ta discrétion, tes envies.  
Et ne laisse aucun Homme décider de tes choix et de tes fantaisies, par complaisance.

### 2. Testostérones déguisées

Longtemps inférieure, et pourtant, en possédant une quantité exorbitante.  
La femme, toujours coquette, elle est docile.  
La femme parfaite, elle est facile.  
Savoir démêler ses neurones, elle sait faire.  
Faire entendre sa voix, elle sait taire.  
Se noyant constamment dans sa vaisselle, son mari rentrant avec sa truëlle.  
Elle, lui proposant un breuvage. Lui, la déclinant avachi sur le divan, lui crachant au visage.  
L'une est moitié suprême et l'autre est subalterne.  
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.  
Amour ? Soumission.  
Pouvoir ? Domination.  
Finance ? Pillage.  
Alliance ? Tiraille.  
Souffrance et badinage, peinture et dictature.  
Femme soumise et docile, élève ta voix face à la domination masculine.  
Femme forte, prends les armes et instruis.  
Toi, qui es bourrée de testostérones, tu conduis.  
Femme libérée, avance et souris.

**Anonyme**

## ➔ CONTRE LES COURTISANS ET LE POUVOIR ROYAL

### Les obsèques de la Lionne

La femme du lion mourut ;  
Aussitôt chacun accourut  
Pour s'acquitter envers le prince  
De certains compliments de consolation  
Qui sont surcroît d'affliction.  
Il fit avertir sa province  
Que les obsèques se feraient  
Un tel jour, en tel lieu, ses prévôts y seraient  
Pour régler la cérémonie,  
Et pour placer la compagnie.  
Jugez si chacun s'y trouva.  
Le prince aux cris s'abandonna,  
Et tout son antre en résonna :  
Les lions n'ont point d'autre temple.  
On entendit, à son exemple,  
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.  
Je définis la cour un pays où les gens,  
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
Tâchent au moins de le parêtrer :  
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;  
On dirait qu'un esprit anime mille corps :  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.  
Pour revenir à notre affaire,  
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?  
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis  
Etranglé sa femme et son fils.  
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
Et soutint qu'il l'avait vu rire.  
La colère du roi, comme dit Salomon,  
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;  
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.  
Le monarque lui dit : "Chétif hôte des bois,  
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix.  
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes  
Nos sacrés ongles : venez, loups,  
Vengez la reine, immolez tous  
Ce traître à ses augustes mânes."  
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs  
Est passé ; la douleur est ici superflue.  
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,  
Tout près d'ici m'est apparue ;  
Et je l'ai d'abord reconnue.  
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,

« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.  
« Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,  
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.  
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :  
« J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,  
Qu'on se mit à crier : " Miracle, Apothéose !"  
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.  
Amusez les rois par des songes ;  
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :  
Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,  
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

**Jean de LA FONTAINE, *Fables*, Livre 8, fable 14, entre 1668 et 1694**

## Les Animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le Ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre,  
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)  
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
Faisait aux animaux la guerre.  
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
On n'en voyait point d'occupés  
A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
Nul mets n'excitait leur envie ;  
Ni Loups ni Renards n'épiaient  
La douce et l'innocente proie.  
Les Tourterelles se fuyaient :  
Plus d'amour, partant plus de joie.  
Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,  
Je crois que le Ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune ;  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents  
On fait de pareils dévouements :  
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons  
J'ai dévoré force moutons.  
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le Berger.  
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :  
Car on doit souhaiter selon toute justice  
Que le plus coupable périsse.  
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;  
Eh bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur  
En les croquant beaucoup d'honneur.  
Et quant au Berger l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Etant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire.  
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir  
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses.  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons,  
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance  
Qu'en un pré de Moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.  
A ces mots on cria haro sur le baudet.  
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.  
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !  
Rien que la mort n'était capable  
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

**Jean de LA FONTAINE, *Fables*, Livre 8, fable 14, entre 1668 et 1694**

## ➔ POUR LA DEMOCRATIE

### AUTORITE POLITIQUE

La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque autorité, c'est la puissance paternelle: mais la puissance paternelle a ses bornes; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire.

Toute autre autorité vient d'une autre origine que la nature... On la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources: ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé: ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis [...]

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation ; ...en sorte que ceux qui obéissent deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'autorité la défait alors: c'est la loi du plus fort.

La puissance qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime, utile à la société... et qui la fixent et la restreignent entre des limites; car l'homme ne doit ni ne peut se donner... sans réserve... à un maître supérieur..., à qui seul il appartient tout entier. C'est Dieu, dont le pouvoir est toujours immédiat sur la créature, maître aussi jaloux qu'absolu [...]

Ce n'est pas l'État qui appartient au prince, c'est le prince qui appartient à l'État ; mais il appartient au prince de gouverner dans l'État parce... qu'il s'est engagé envers les peuples à l'administration des affaires, et que ceux-ci de leur côté se sont engagés à lui obéir conformément aux lois.

En un mot, la couronne, le gouvernement et l'autorité publique, sont des biens dont le corps de la nation est propriétaire et dont les princes sont les usufruitiers, les ministres et les dépositaires.

**Denis DIDEROT, *Encyclopédie*, 1751-1772**

## ➔ CONTRE LA GUERRE

### CHAPITRE TROISIEME

#### COMMENT CANDIDE SE SAUVA D'ENTRE LES BULGARES, ET CE QU'IL DEVINT

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais Mlle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande ; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de monsieur le baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mlle Cunégonde.

**VOLTAIRE, *Candide*, 1759**

## → CONTRE LES PRIVILEGES, LES POUVOIRS, LA CENSURE...

### Acte V - Scène III

FIGARO, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.

Ô femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! et moi, comme un benêt... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu, perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter !... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie ; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail : auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc ; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : Chiens de chrétiens ! — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient, mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque ; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net : aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois

censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme Journal inutile. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille : on me supprime, et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnaît, je le marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat : C'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi ; non, ce n'est pas nous : eh ! mais, qui donc ? (*Il retombe assis.*) Ô bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre, maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassement ; musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et, trop désabusé... Désabusé... ! Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourments !... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise.

(*Il se retire près de la première coulisse à sa droite.*)

**Pierre-Augustin CARON de BEAUMARCHAIS,**  
***Le Mariage de Figaro, Acte V, scène 3, 1778***

## ➔ CONTRE LA TYRANNIE

Que peut-il ? Tout. Qu'a-t-il fait ? Rien.

Avec cette pleine puissance,  
en huit mois un homme de génie eût changé la face de la France,  
de l'Europe peut-être.

Seulement voilà, il a pris la France et n'en sait rien faire.

Dieu sait pourtant que le Président se démène :

il fait rage, il touche à tout, il court après les projets ;  
ne pouvant créer, il décrète ; il cherche à donner le change sur sa nullité ;  
c'est le mouvement perpétuel ; mais, hélas ! cette roue tourne à vide.

L'homme qui, après sa prise du pouvoir a épousé une princesse étrangère,  
est un carriériste avantageux.

Il aime la gloriole, les paillettes, les grands mots, ce qui sonne, ce qui  
brille, toutes les verroteries du pouvoir. Il a pour lui l'argent,  
l'agio, la banque, la Bourse, le coffre-fort.

Il a des caprices, il faut qu'il les satisfasse.

Quand on mesure l'homme et qu'on le trouve si petit  
et qu'ensuite on mesure le succès et qu'on le trouve énorme,  
il est impossible que l'esprit n'éprouve pas quelque surprise.

On y ajoutera le cynisme car, la France, il la foule aux pieds,  
lui rit au nez, la brave, la nie, l'insulte et la bafoue !  
Triste spectacle que celui du galop, à travers l'absurde,  
d'un homme médiocre échappé ".

**Victor HUGO, *Napoléon, le petit*, 1852**

# CONTRE LA DICTATURE

## Adolf Hitler

Que veut-il ? Tout. Que mérite t-il ? Rien.  
Avec ses pleins pouvoirs.  
En six ans, il a redressé son pays, il lui a ramené sa gloire ancestrale.  
Seulement voilà, en six ans, il a déclenché une guerre,  
et six ans plus tard il a perdu cette guerre ramenant son pays dans la misère.  
Dieu seul sait combien d'innocents elle a tués.  
Il a volé, il a brûlé, il a détruit, il a exécuté.  
Ne pouvant être aimé, il contraint ; il cherche à asservir tous les peuples.  
Il a amené une guerre totale, des massacres sans limites...

L'homme qui, après son élection a détruit la démocratie,  
est un mégalomane sanguinaire.  
Il déteste les noms de fleurs, les fils du vent, les homosexuels,  
ceux qui se plaignent, ceux qui refusent, tout ceux qui s'opposent.  
Il a pour lui la peur, l'horreur, la terreur, la mort.

Il a fallu qu'un tel homme se retrouve à la tête d'un pays...  
On regarde l'homme, on le trouve si ridicule.  
On mesure ensuite le carnage, le brasier, le désespoir qu'il a causé.  
Il a refusé la paix, ignoré les traités, brisé des milliers de vies.

On y ajoutera la folie, car l'Europe, il la foule aux pieds,  
il a envoyé ses armées la piétiner, ses tanks la saccager, ses avions la bombarder...  
Triste spectacle que celui de cet homme,  
détruisant l'Europe qu'il voulait unifier.

## Youri Le Velly

## ➔ POUR LA JUSTICE

### J'accuse

« Lettre à M. Félix Faure,

Président de la République

Monsieur le Président,

Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches ? Vous êtes sorti sain et sauf des basses calomnies, vous avez conquis les cœurs. Vous apparaissez rayonnant dans l'apothéose de cette fête patriotique que l'alliance russe a été pour la France, et vous vous préparez à présider au solennel triomphe de notre Exposition Universelle, qui couronnera notre grand siècle de travail, de vérité et de liberté. Mais quelle tache de boue sur votre nom - j'allais dire sur votre règne - que cette abominable affaire Dreyfus ! Un conseil de guerre vient, par ordre, d'oser acquitter un Esterhazy, soufflet suprême à toute vérité, à toute justice. Et c'est fini, la France a sur la joue cette souillure, l'histoire écrira que c'est sous votre présidence qu'un tel crime social a pu être commis. Puisqu'ils ont osé, j'oserai aussi, moi. La vérité, je la dirai, car j'ai promis de la dire, si la justice, régulièrement saisie, ne la faisait pas, pleine et entière. Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expie là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis. Et c'est à vous, monsieur le Président, que je la crierai, cette vérité, de toute la force de ma révolte d'honnête homme. Pour votre honneur, je suis convaincu que vous l'ignorez. Et à qui donc dénoncerai-je la tourbe malfaisante des vrais coupables, si ce n'est à vous, le premier magistrat du pays ?

La vérité d'abord sur le procès et sur la condamnation de Dreyfus. Un homme néfaste a tout mené, a tout fait, c'est le lieutenant-colonel du Paty de Clam, alors simple commandant. Il est l'affaire Dreyfus tout entière; on ne la connaîtra que lorsqu'une enquête loyale aura établi nettement ses actes et ses responsabilités. Il apparaît comme l'esprit le plus fumeux, le plus compliqué, hanté d'intrigues romanesques, se complaisant aux moyens des romans-feuilletons, les papiers volés, les lettres anonymes, les rendez-vous dans les endroits déserts, les femmes mystérieuses qui colportent, de nuit, des preuves accablantes. C'est lui qui imagina de dicter le bordereau à Dreyfus; c'est lui qui rêva de l'étudier dans une pièce entièrement revêtue de glaces; c'est lui que le commandant Forzinetti nous représente armé d'une lanterne sourde, voulant se faire introduire près de l'accusé endormi, pour projeter sur son visage un brusque flot de lumière et surprendre ainsi son crime, dans l'émoi du réveil. Et je n'ai pas à tout dire, qu'on cherche, on trouvera. Je déclare simplement que le commandant du Paty de Clam, chargé d'instruire l'affaire Dreyfus, comme officier judiciaire, est, dans l'ordre des dates et des responsabilités, le premier coupable de l'effroyable erreur judiciaire qui a été commise [...] »

**Emile ZOLA** (Extrait d'article d'), **publié le 13 janvier 1898 en première page du quotidien parisien *L'Aurore*** sous la forme d'une lettre ouverte au président de la République. Le texte accuse le gouvernement de l'époque d'antisémitisme dans l'affaire Dreyfus.

## ➔ POUR LA CAUSE DES (HOMO)SEXUALITES

Un roman où l'homosexualité et le droit de la vivre librement sont le thème même de l'œuvre. Alexis illustre cette formule de Marguerite Yourcenar selon laquelle « le monde des réalités sensuelles est barré de prohibitions dont les plus dangereuses sont peut-être celles du langage ».

Ce refus du mensonge et du silence, Alexis – jeune musicien qui lutte contre ses désirs homosexuels – l'exprime à Monique, sa femme, qu'il s'est résolu à quitter malgré l'affection qu'il lui porte, pour être enfin fidèle à lui-même.

La première conséquence de penchants interdits est de nous murer en nous-mêmes : il faut se taire, ou n'en parler qu'à des complices.

Si j'avais osé me confesser aux miens, ce qu'ils m'eussent le moins pardonné, ç'aurait été, précisément, cette confession. [...] J'aurais été surveillé, je n'aurais pas été aidé. Chaque mot que je trace m'éloigne un peu plus de ce que je voulais d'abord exprimer ; [...]. Je m'aperçois que je n'ai rien expliqué. [...] Il y a [...] quelque chose de ridicule à envelopper de phrases un aveu qui devrait être simple ; [...] Je suis pour la seconde fois sur le bord d'un aveu, [...]. Il me semblait qu'un aveu allait couler hors de moi, involontairement, à la façon des larmes.

L'amour (pardonnez-moi, mon amie) est un sentiment que je n'ai pas ressenti par la suite. [...] On ne s'éprend pas de ce que l'on respecte, ni peut-être de ce que l'on aime ; on ne s'éprend pas surtout de ce à quoi l'on ressemble ; et ce dont je différais le plus, ce n'était pas des femmes.

Je dois éviter les mots de bonheur ou d'amour, car enfin, je ne vous ai pas aimée. Seulement, vous m'êtes devenue chère [...] je m'attachais à vous. Je m'attachais : c'est malheureusement le seul mot qui convienne. [...] Je n'étais pas heureux.

Nous nous forcions aux pratiques d'une dévotion exaltée, qui ne correspondaient plus à nos vraies croyances [...] Souvent, nous nous attardions dans ces vieilles églises [...] qu'on visite en voyage ; nous avons même pris l'habitude d'y prier.

Je me disais qu'il [Daniel] était un Géra, qu'il appartenait à cette famille où les gens se transmettent précieusement des pensées si anciennes qu'elles sont maintenant hors d'usage. [...] Il descendait, comme moi, d'ancêtres de Pologne, de Podolie et de Bohême ; [...] il aurait leur goût pour les plaisirs bizarres. Car nous sommes d'une race bien étrange, où la folie et la mélancolie alternent de siècle en siècle, comme les yeux noirs et les yeux bleus. Daniel et moi, nous avons les yeux bleus.

J'étais pauvre : jusqu'à mon mariage, j'avais peiné pour vivre. [...] Il serait odieux de tromper celle dont l'argent nous fait vivre. [...] [Daniel] hériterait de vous, [...] cette fortune, qui depuis si longtemps manquait à Woroiño (et la fortune, mon amie, ne donne pas le bonheur, mais le permet souvent).

[...] Il me semblait que cette intimité trop grande allait [...] avilir quelque chose. [...] Je ne voudrais rien dire qui risquât de vous choquer, [...] mais il me semble que ce fut un don maternel. J'ai vu plus tard votre enfant se blottir contre vous, et j'ai pensé que tout homme, sans le savoir, cherche surtout dans la femme le souvenir du temps où sa mère l'accueillait. Du moins, cela est vrai, quand il s'agit de moi. [...] Je crois presque avoir été moi-même votre premier enfant.

[...] Les événements s'étaient interposés entre moi et ma propre nature ; j'étais ce que j'avais été, peut-être plus profondément qu'autrefois, car à mesure que tombent l'une après l'autre nos illusions et nos croyances, nous connaissons mieux notre être véritable. Tant d'efforts et de bonne volonté aboutissaient à me retrouver tel que j'étais jadis : une âme un peu trouble, mais que deux ans de vertu avaient désabusée.

Ce corps, qui paraît si fragile, est cependant plus durable que mes résolutions vertueuses, peut-être même que mon âme, car l'âme souvent meurt avant lui. Cette phrase, Monique, vous choque sans doute plus que ma confession tout entière : vous croyez en l'âme immortelle. Pardonnez-moi d'être moins sûr que vous, ou d'avoir moins d'orgueil ; l'âme ne me paraît souvent qu'une simple respiration du corps.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'éviter les occasions du péché ; je m'aperçus bientôt que nos actions n'ont qu'une valeur de symptômes : c'est notre nature qu'il nous faudrait changer. J'avais eu peur des événements ; j'eus peur de mon corps ; je finis par reconnaître que nos instincts se communiquent à notre âme, et nous pénètrent tout entiers.

Je pensais [...] avec justesse, que rien ne pousse aux extravagances de l'instinct comme la régularité d'une vie trop raisonnable [...] Les gens se figurent qu'ils réprouvent certains actes parce que la morale s'y oppose ; en réalité, ils obéissent (ils ont le bonheur d'obéir) à des répugnances instinctives.

Tout, même une tare, a ses avantages pour un esprit un peu lucide ; elle procure une vue moins conventionnelle du monde. Ma vie moins solitaire, et la lecture des livres, m'apprirent quelle différence existe entre les convenances extérieures et la morale intime. Les hommes ne disent pas tout, mais lorsqu'on a, comme moi, dû prendre l'habitude de certaines réticences, on s'aperçoit très vite qu'elles sont universelles. [...] Ma conscience mise à nu me révélait celle des autres. [...] Mon seul tort (mon seul malheur plutôt) était d'être, non certes pire que tous, mais seulement différent. Et même, bien des gens s'accommodent d'instincts pareils aux miens ; [...] je m'en voulais d'avoir pris au tragique des préceptes que démentent tant d'exemples – et la morale humaine n'est qu'un grand compromis.

J'aime [...] mieux la faute (si c'en est une) qu'un déni de soi si proche de la démence. La vie m'a fait ce que je suis, prisonnier (si l'on veut) d'instincts que je n'ai pas choisis, mais auxquels je me résigne, et cet acquiescement, je l'espère, à défaut du bonheur, me procurera la sérénité. [...] N'ayant pas su vivre selon la morale ordinaire, je tâche, du moins, d'être d'accord avec la mienne.

Ce que je regrettais, remontant, de pensées en pensées, d'accords en accords, vers mon passé le plus intime et le moins avoué, c'étaient, non pas mes fautes, mais les possibilités de joie que j'avais repoussées. Ce n'était pas d'avoir cédé trop souvent, c'était d'avoir trop longtemps et trop durement lutté. [...] Je commençais à comprendre le sens de cette musique intérieure [...] de joie et de désir sauvage, que j'avais étouffée en moi. [...] Je commençais à comprendre cette liberté de l'art et de la vie, qui n'obéissent qu'aux lois de leur développement propre. Le rythme suit la montée du trouble intérieur. [...] Ce qui, maintenant, naissait de l'instrument [...] c'était de la haine ; la haine pour tout ce qui m'avait falsifié, écrasé si longtemps. [...] Elles m'ouvraient, mes mains libératrices, la porte du départ.

**Marguerite YOURCENAR, *Alexis ou le traité du vain combat*, 1929**

## L'important, c'est de se raconter

*Le Nouvel Observateur*, « La révolution des homosexuels », lundi 10 janvier 1972

Je m'appelle Guy Hocquenghem. J'ai vingt-cinq ans.

Un de ces soirs où, adolescent, je rentrais tard à la maison, en montant les escaliers sans trop faire de bruit, ma mère m'a surpris sur le palier. A travers la porte vitrée, dans la pièce voisine, je voyais mon père qui regardait la télévision. A brûle-pourpoint — on n'en avait jamais parlé — elle m'a demandé : « *Tu ne serais pas homosexuel, au moins ? Tu n'es jamais avec des filles.* » J'ai haussé les épaules, comme s'il s'agissait d'une supposition ridicule.

Il y a dix ans de cela : j'étais en philo, j'avais quinze ans, et depuis quelques mois j'avais une « liaison » avec tin homme beaucoup plus âgé que moi. Lorsqu'il m'avait initié, j'avais éprouvé du plaisir. Je me sentais très fier. J'ai pensé : « *Ce n'est arrivé à aucun de mes frères et soeurs.* » Mais je n'osais plus rentrer à la maison : j'étais persuadé que « cela » se verrait et que ce serait le scandale. Mon ami m'avait rassuré : « *Tu sais déjà qu'il y a des choses que tu ne peux pas dire à tes parents. Celle-là n'est pas différente.* »

Il a commencé à me sortir, à m'emmener au théâtre. J'ai rencontré d'autres hommes qui me désiraient, et avec qui, quelquefois, j'ai couché. J'ai commencé à vivre deux vies séparées : je devenais un homosexuel.

Ma famille habitait en banlieue une maison de trois étages. Souvent ma mère me disait : « *Viens parler avec moi* », et nous montions dans sa chambre. Elle était professeur de lettres dans un lycée de filles. Elle avait eu dix enfants. Elle en avait perdu quatre en bas âge. « *Tu ressembles à Nils* », me disait-elle. De peu mon aîné, sa mort est l'un de mes premiers souvenirs : il s'est tué en tombant par-dessus la rampe de l'escalier. J'étais comme lui, paraît-il, « gauche » et « sensible ». Ma mère me parlait de lui et d'un frère à elle. Cet oncle ne s'était jamais marié. Socialement, il avait gâché toutes ses chances. Il était mort dans un accident de voiture. Il buvait. Aujourd'hui encore, quand elle me voit un verre à la main, ma mère me dit : « *Tu finiras comme ton oncle.* » Dans son esprit, Nils et lui étaient un peu les « manqués » de la famille. Ils étaient aussi ceux auxquels elle s'était le plus attachée.

Mes deux frères aînés sont mariés et polytechniciens. J'ai une soeur médecin. Elle racontait à table des histoires d'opérations et de salle de garde. Mes parents s'en offusquaient un peu mais riaient quand même. Moi pas. Je plongeais le nez dans mon assiette. Je voyais le corps-objet de la femme, bâillant, découpé au scalpel : ce corps avec lequel on m'invitait à faire l'amour.

### *Les mathématiques*

Mon père, toujours à son bureau ou le soir à regarder la télévision, ne parlait jamais de lui-même et peu des autres. Il voussoyait ma mère. Elle, aimant parler et exprimer ses sentiments, elle le tutoyait. Elle se plaignait quelquefois de son « égoïsme ». Il n'était pas sévère, mais méticuleux. Il nous obligeait, chacun à tour de rôle, à préparer le petit déjeuner familial. « *Si je vous faisais confiance, disait-il, ce serait l'anarchie.* » Il avait essayé de m'apprendre les mathématiques. Je n'y comprenais rien. Je sortais de son bureau en larmes : il m'intimidait. Je n'ai jamais osé lui poser des questions. A ma mère non plus.

Pourtant, mes parents n'étaient ni prudes ni puritains. J'aurais pu, je crois, leur raconter que je désirais une fille et que je couchais avec elle. Ma mère m'aurait dit : « Fais attention ! » Mais je n'ai jamais été attiré par les filles. Avant même de savoir en quoi mes désirs étaient différents de ceux des autres et répréhensibles, la première chose qui me venait à l'esprit, lorsque je m'y livrais, c'est : « *Que mes parents ne le sachent pas !* »

En seconde ou en troisième, avec un camarade de classe qui s'appelait Jean-Pierre, nous avons été dans le parc de Sceaux. Nous nous étions déshabillés et, couchés dans l'herbe, nous nous étions caressés. Jean-Pierre m'avait demandé : « *Tu ne sais pas faire autre chose ?* » J'avais répondu, très sérieux : « *Si, si. Il y a certainement d'autres trucs.* » Mais je ne savais pas quoi.

### *Ma sensibilité*

J'avais depuis toujours l'impression que j'avais quelque chose à cacher à mes parents ; ne serait-ce que le fait d'avoir un sexe. J'aimais être malade. Ça me faisait manquer l'école, et ma mère m'installait dans sa chambre. Je me souviens de l'armoire, de la grande glace, de la coiffeuse. Ma mère venait prendre ma température, elle me faisait des remarques sur mon corps : « *Tu es trop grand, tu es trop maigre.* » Je me tournais sur le ventre. J'avais honte de mon corps. Mais c'est bien plus tard seulement, lorsqu'on a commencé à me traiter de « pédale », que ce sentiment s'est trouvé lié à mon homosexualité.

A quatorze ans, je discutais avec un copain que j'aimais beaucoup. Je l'admirais : il se débrouillait très bien en gymnastique, alors que, moi, j'étais très maladroit.

Brusquement, il a dit : « *Toi d'abord, t'es une pédale!* » J'ai demandé : « *Pourquoi une pédale ?* » Il m'a répondu : « *Parce que toi et Jean-Pierre vous allez dans le parc.* » Je ne comprenais pas cette exclusion : je croyais que mes aventures étaient semblables à ses histoires de filles et que, si je cachais les miennes, lui ne racontait pas les siennes à ses parents. J'étais encore naïf.

J'ai changé de lycée : ma mère, qui voulait que je prépare Normale, pensait que je serais mieux en philo à Henri-IV. J'étais un peu l'excentrique. A Henri-IV, l'hostilité s'est tout de suite cristallisée. La communauté d'une classe est faite de discussions sur les surprises-parties, des jugements qu'on porte sur les profs et des chahuts. Je n'aimais pas l'assurance qu'il fallait pour chahuter et les surprises-parties ne me disaient rien. J'y mourais d'ennui. Je n'arrivais pas à enfiler mon costume pour y aller. Pendant les récréations, je me tenais à l'écart. Je faisais des pitreries pour éviter qu'on ne me pose des questions. J'étais très malheureux et très préoccupé de moi-même.

**Guy HOCQUENGHEM**

## Aujourd'hui, j'ai vu une femme

Non de celles que l'on croise tous les jours,  
Non, je vous parle de celle qui en vaut le détour.  
Elle m'est apparue cruelle beauté  
De ses yeux, elle m'a immobilisé.  
Prunelles émeraudes, ai-je déjà succombé ?

Aujourd'hui j'ai vu une femme,

L'ivresse m'étouffe sitôt qu'elle m'est apparue  
Une étrange sensation caresse ma nuque  
Est-ce la peur, l'envie ou l'amour ?  
Addiction de n'y avoir jamais goûté,  
Elle est mon héroïne, si seulement j'avais pu l'effleurer !

Aujourd'hui j'ai vu une femme,

Je cours dans l'espoir de retrouver une dernière fois son doux parfum,  
Mais elle m'échappe et glisse entre mes mains.  
Sa silhouette se disperse dans la foule,  
L'ai-je perdue à tout jamais ?  
Mon amour, ma bien aimée.

**Inès Cruz Le Roy**

Beaucoup de personnes se font rejeter, persécutées seulement parce qu'ils sont différents, ce qui est pour moi, inadmissible. Dans notre société, personne n'est identique mais tout le monde essaye de faire et d'être comme les autres. Dans ce cas-là, ils ne seront donc pas critiqués, par peur d'être jugés ou bien d'être mal regardés. Par contre, quand on sort de l'ordinaire d'autrui, les critiques tombent rapidement du ciel, c'est pourquoi plusieurs causes ont été défendues dont l'homosexualité, un sujet qui m'intéresse beaucoup et qui me tient à cœur.

Dans le monde, l'homosexualité est très mal vue voire interdite. Par exemple, à Taïwan et au Japon, plusieurs mouvements ont été déclenchés. D'ailleurs, beaucoup d'interviews concernant l'homosexualité ont été montrées et qui l'expliquaient, des débats ont été organisés afin que chacun puisse défendre cette cause.

Récemment, le 17 mai 2019, une journée contre l'homophobie a eu lieu au lycée Jules Guesde. Cet événement a permis à beaucoup de personnes de s'affirmer pour leur droit et pour vivre librement.

Un exemple qui m'a été donné, concernant ce sujet, a été exprimé à travers un roman de Marguerite Yourcenar. En effet, ce roman raconte la réalité des prohibitions dans laquelle le langage est l'une des plus dangereuses. Tout d'abord, cet extrait de l'oeuvre explique l'histoire d'un garçon, Alexis, qui lutte contre ses désirs homosexuels. Ce garçon s'enferme dans le mensonge, la haine, que les individus lui ont infligée pendant longtemps. Au final, il réussit à combattre cet obstacle afin d'avoir accès à son propre bonheur, pour obtenir toutes les possibilités de joie qu'il avait auparavant repoussées. Je trouve injuste que des personnes se fassent exclure de la société juste pour leurs différences. Mais malgré tout je crois toujours à une réconciliation, à la fin de l'injustice.

A Montpellier, le mariage pour tous a été appliqué en 2013 et nous sommes même la première ville à avoir obtenu ce droit. Par ailleurs, le mouvement le plus courant LGBT+ qui inclut les lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres, et ensuite l'ajout du (+) permettant d'englober toutes les identités de genres différentes et orientations sexuelles. Des festivals ont lieu chaque année afin de montrer qu'on est tous égaux, grâce à ce sigle.

Ce sigle a été créé, même si certains encore n'acceptent toujours pas leurs différences d'orientations sexuelles. Donc, en quelques sortes, ces personnes craignent et rejettent l'homosexualité.

Mais l'homophobie, ce n'est pas seulement ceux qui crient « A mort les PD », c'est des existences contraintes de bonheurs universels gâchés, des ombres et des millions de vies de destinées retardées. Des millions de gens qui ont vécu, vivent et vivront une autre existence que la leur, une autre vie que la leur. Il y aura ceux qui marcheront à côté d'eux-mêmes, qui passeront à côté de ceux (de ces gens qui ignorent le courage qu'ils ont pour accomplir un geste anodin), plutôt que de tenir la main de la personne qu'ils aiment dans la rue. Ce que

nous voulons toutes et tous, c'est seulement une vie à nous .Une vie qui nous ressemble et qui nous appartienne.

Je rêve d'un jour, où les personnes gays, lesbiennes, bisexuelles ou transgenres n'auront plus à exprimer publiquement leur appartenance à une population sociologiquement minorisée. En outre, les homophobes et mêmes nous, citoyens, devrions admirer la visibilité de tous les combattants, qu'ils soient auteurs, citoyens, ou autres, pour dire publiquement qui ils sont et qui ils aiment. C'est encore un acte politique pour les homosexuels.

Le jour viendra et s'ils se révoltent encore aujourd'hui, s'ils confient quelque chose que d'aucuns considèrent comme relevant de la vie privée, c'est parce qu'ils souhaitent dire à celles et ceux qui ont eut peur, qui on eu mal, tout comme eux, tout ce qu'ils ont subi.

Ce message s'adresse à tout le monde, peu importe leurs différences ; tu as le droit de t'aimer comme tu es, tu as le droit de vivre fièrement avec celui ou celle que tu aimes, exister sans honte, sans culpabilité, le droit de revendiquer ton identité et ta place dans ce monde. Et également le droit d'être gay, lesbienne, bisexuelle, ou autre orientation sexuelle, puis d'accepter qui vous êtes et être heureux ou heureuse avec cette personne.

Différent(e)s auteur(trice)s ont écrit sur ce grand thème qui fait encore actualité, pour pouvoir changer le monde car aujourd'hui, encore et toujours, on a le droit d'être qui on veut et que, peu importe les circonstances, tout le monde continuera à se battre pour leurs droits et j'espère de tout cœur que tous, dans ce monde, malgré leur long chemin de révolte, auront obtenu ce droit.

(J'ai entendu un dicton qui m'a beaucoup rappelé ce sujet: « L'amour, ce n'est pas deux corps, mais deux âmes ».)

**Wendy Rakotondrasoa**

## **Réactions chimiques**

La chaleur de ton corps sur le mien.  
C'était presque devenu quotidien  
De te parler du soir au matin,  
D'apprécier tes lèvres goût arlequin,  
D'effleurer la douceur de tes mains.  
J'aimais nos langoureux câlins.  
Mais je n'étais qu'un ballotin quotidien,  
Un arlequin saveur chagrin.

**Louise Faria**

## ➔ POUR LA PAIX

### Le déserteur

Monsieur le Président  
Je vous fais une lettre  
Que vous lirez peut-être  
Si vous avez le temps  
Je viens de recevoir  
Mes papiers militaires  
Pour partir à la guerre  
Avant mercredi soir  
Monsieur le Président  
Je ne veux pas la faire  
Je ne suis pas sur terre  
Pour tuer des pauvres gens  
C'est pas pour vous fâcher  
Il faut que je vous dise  
Ma décision est prise  
Je m'en vais déserteur

Depuis que je suis né  
J'ai vu mourir mon père  
J'ai vu partir mes frères  
Et pleurer mes enfants  
Ma mère a tant souffert  
Elle est dedans sa tombe  
Et se moque des bombes  
Et se moque des vers  
Quand j'étais prisonnier  
On m'a volé ma femme  
On m'a volé mon âme  
Et tout mon cher passé  
Demain de bon matin  
Je fermerai ma porte  
Au nez des années mortes  
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie  
Sur les routes de France  
De Bretagne en Provence  
Et je dirai aux gens:  
Refusez d'obéir

Refusez de la faire  
N'allez pas à la guerre  
Refusez de partir  
S'il faut donner son sang  
Allez donner le vôtre  
Vous êtes bon apôtre  
Monsieur le Président  
Si vous me poursuivez  
Prévenez vos gendarmes  
Que je n'aurai pas d'armes  
Et qu'ils pourront tirer

**Boris VIAN, « Le déserteur », 1931**

Je te regarde comme la toute première fois,  
L'impression de redécouvrir ton visage  
Chaque regard que je pose sur toi  
M'apaise, me soulage.  
Peut-être est-ce l'espoir de te sentir encore près de moi  
Qui me berce d'illusions,  
Qui m'achève chaque seconde.

Je me rappelle alors de nos premiers fous rires,  
De nos premiers soupirs.  
Souvenir d'un bonheur si longtemps partagé,  
Amertume d'une vie trop rapidement arrachée ;  
Le courage quitte peu à peu mon âme  
Sentiments d'avoir perdu un bout de moi,  
J'embrasse le froid d'un futur incertain.

J'observe, détaille et dévore  
Ton visage rajeunissant sous mes yeux.  
Comme si la vieillesse n'avait teintée  
Ta chevelure couleur dorée,  
Comme si j'avais encore pu te parler.  
C'est alors que ma poitrine est prise d'une vive douleur  
Que je dépose sur les lèvres, notre dernier baiser.

**Ines Cruz le Roy.**

## Contre la guerre

Paratexte : un enfant, en temps de guerre qui « vole » les assiettes des maisons vides car leurs propriétaires sont morts, tués, afin de les revendre ou bien manger dedans (survivre)...

### La vaisselle blanche

La vaisselle blanche est toute cassée  
Cassée comme mon dentier  
La vaisselle blanche est toute abîmée  
Abîmée comme mes souliers  
La vaisselle blanche est détruite  
Détruite comme ces familles éparpillées  
Tout comme la fumée et le gaz dans les allées  
Qui m'empêchent de respirer  
Et de ramasser la vaisselle blanche et cassée  
Des maisons abandonnées

Elles sont inhabitées  
Comme mon cœur de sa gaîté  
Les maisons sont délaissées  
Soit pour fuir, soit pour mourir  
Et dans un dernier soupir les voilà à jamais dans la demeure de l'éternel...

### Cheryne Souci

(reprise de « ramasser les balles » du poème « Ramasseur de balles », ici transformé en « ramasser la vaisselle ». Egalement inspiré de « Bretagne » d'Eugène Guillevic.)

## ➔ CONTRE LES *POLITIQUES* ET LES COURTISANS, POUR LE PEUPLE

### Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France

Ceux qui pieusement...  
Ceux qui copieusement...  
Ceux qui tricolorent  
Ceux qui inaugurent  
Ceux qui croient  
Ceux qui croient croire  
Ceux qui croa-croa  
Ceux qui ont des plumes  
Ceux qui grignotent  
Ceux qui andromaquent  
Ceux qui dreadnoughtent  
Ceux qui majusculent  
Ceux qui chantent en mesure  
Ceux qui brossent à reluire  
Ceux qui ont du ventre  
Ceux qui baissent les yeux  
Ceux qui savent découper le poulet  
Ceux qui sont chauves à l'intérieur de la tête  
Ceux qui bénissent les meutes  
Ceux qui font les honneurs du pied  
Ceux qui debout les morts  
Ceux qui baïonnette... on  
Ceux qui donnent des canons aux enfants  
Ceux qui donnent des enfants aux canons  
Ceux qui flottent et ne sombrent pas  
Ceux qui ne prennent pas Le Pirée pour un homme  
Ceux que leurs ailes de géant empêchent de voler  
Ceux qui plantent en rêve des tessons de bouteille sur la grande muraille de Chine  
Ceux qui mettent un loup sur leur visage quand ils mangent du mouton  
Ceux qui volent des oeufs et qui n'osent pas les faire cuire  
Ceux qui ont quatre mille huit cent dix mètres de Mont-Blanc, trois cents de Tour Eiffel, vingt-cinq de tour de poitrine et qui en sont fiers  
Ceux qui mamellent de la France  
Ceux qui courent, volent et nous vengent, tous ceux-là, et beaucoup d'autres, entraînent fièrement à l'Elysée en faisant craquer les graviers, tous ceux-là se bouscullaient, se dépêchaient, car il y avait un grand dîner de têtes et chacun s'était fait celle qu'il voulait.  
[...]

Le soleil brille pour tout le monde, il ne brille pas dans les prisons, il ne brille pas pour ceux qui travaillent dans la mine,  
ceux qui écaillent le poisson  
ceux qui mangent de la mauvaise viande  
ceux qui fabriquent des épingles à cheveux

ceux qui soufflent vides les bouteilles que d'autres boiront pleines  
ceux qui coupent le pain avec leur couteau  
ceux qui passent leurs vacances dans les usines  
ceux qui ne savent pas ce qu'il faut dire  
ceux qui traient les vaches et ne boivent pas le lait  
ceux qu'on n'endort pas chez le dentiste  
ceux qui crachent leurs poumons dans le métro  
ceux qui fabriquent dans les caves les stylos avec lesquels d'autres écriront en plein air que  
tout va pour le mieux  
ceux qui en ont trop à dire pour pouvoir le dire  
ceux qui ont du travail  
ceux qui n'en ont pas  
ceux qui en cherchent  
ceux qui n'en cherchent pas  
ceux qui donnent à boire aux chevaux  
ceux qui regardent leur chien mourir  
ceux qui ont le pain quotidien relativement hebdomadaire  
ceux qui l'hiver se chauffent dans les églises  
ceux que le suisse envoie se chauffer dehors  
ceux qui croupissent  
ceux qui voudraient manger pour vivre  
ceux qui voyagent sous les roues  
ceux qui regardent la Seine couler  
ceux qu'on engage, qu'on remercie, qu'on augmente, qu'on diminue, qu'on manipule, qu'on  
fouille qu'on assomme  
ceux dont on prend les empreintes  
ceux qu'on fait sortir des rangs au hasard et qu'on fusille  
ceux qu'on fait défiler devant l'Arc  
ceux qui ne savent pas se tenir dans le monde entier  
ceux qui n'ont jamais vu la mer  
ceux qui sentent le lin parce qu'ils travaillent le lin  
ceux qui n'ont pas l'eau courante  
ceux qui sont voués au bleu horizon  
ceux qui jettent le sel sur la neige moyennant un salaire absolument dérisoire  
ceux qui vieillissent plus vite que les autres  
ceux qui ne se sont pas baissés pour ramasser l'épingle  
ceux qui crèvent d'ennui le dimanche après-midi parce qu'ils voient venir le lundi  
et le mardi, et le mercredi, et le jeudi, et le vendredi  
et le samedi  
et le dimanche après-midi.

**Jacques PREVERT, *Paroles*, 1946**

## Tentative de description d'une année à Poudlard, l'école des sorciers

Ceux qui viennent de savoir qu'ils sont sorciers

Ceux qui foncent dans un mur

Ceux qui se trouvent au quai 9, 3/4

Ceux qui prennent le poudlard express

Ceux qui se rendent à l'école en barque

Ceux qui sont mauvais avec un bon fond

Ceux qui sont bons avec un mauvais fond

Ceux qui ont le choixpeau sur leur tête

Ceux qui sont gryffondors

Ceux qui sont serpentards

Ceux qui sont serdaigles

Ceux qui sont poufsouffle

Ceux qui sont roux

Ceux qui ont des lunettes

Ceux qui ont des boucles sur leurs têtes

Ceux qui sont je-sais-tout

Ceux qui boivent de la bière au beurre

Ceux qui sont aspirés par des détraqueurs

Ceux qui lancent des sorts

Ceux qui sont visés par ces sorts

Ceux qui sont moldus

Ceux qui sont sang-de-bourbe

Ceux qui sont animagus

Ceux qui sont centaures  
Ceux qui sont cracmol  
Ceux qui sont demi-géants  
Ceux qui sont elfes de maison  
Ceux qui sont détraqueurs  
Ceux qui sont esprit frappeur  
Ceux qui sont gobelins  
Ceux qui sont gnomes de jardin  
Ceux qui sont mangemort  
Ceux qui ont la marque des ténèbres sur le bras  
Ceux qui pensent tout savoir sur le monde des sorciers  
Ceux qui ne savent rien sur le monde des sorciers  
Ceux qui Alohomora  
Ceux qui Wingardium Leviosa  
Ceux qui Accio  
Ceux qui Protego  
Ceux qui Expelliarmus  
Ceux qui Lumos  
Ceux qui Nox  
Ceux qui Reducto  
Ceux qui Silencio  
Ceux qui Portego Totalum  
Ceux qui Repello Moldum  
Ceux qui Dissendium  
Et puis il y a ceux qui Impero

Ceux qui Confrigo

Ceux qui Endoloris

Ceux qui Avada Kadavra

Ceux qui ne prononcent pas son nom

Ceux qui le prononcent

Ceux qui Voldemort...

**Emmanuelle Rofidal**

## ➔ CONTRE LA PEINE DE MORT

« L'exécution capitale n'est pas simplement la mort. Elle est aussi différente, en son essence, de la privation de vie, que le camp de concentration l'est de la prison. Elle est un meurtre, sans doute, et qui paye arithmétiquement le meurtre commis. Mais elle ajoute à la mort un règlement, une préméditation publique et connue de la future victime, une organisation, enfin, qui est par elle-même une source de souffrances morales plus terribles que la mort. Il n'y a donc pas équivalence. Beaucoup de législations considèrent comme plus grave le crime prémédité que le crime de pure violence. Mais qu'est-ce donc que l'exécution capitale, sinon le plus prémédité des meurtres auquel aucun forfait criminel, si calculé soit-il, ne peut être comparé ? ».

**Albert CAMUS, *Réflexions sur la Peine Capitale*, 1957**

## **Monsieur le président**

Monsieur le président  
Je vous fais une lettre  
Que vous lirez peut-être  
Si vous avez le temps  
Il vient de recevoir  
Sa peine de mort  
Pour partir dans les airs  
Avant mercredi soir  
Je ne veux pas sa mort  
Il était sur Terre  
Pour tuer de pauvres gens  
C'est pas pour vous fâcher  
Il faut que je le dise  
Ma décision est prise  
Je m'en vais le sauver.

Depuis que je suis né  
Il a fait des erreurs  
J'ai vu partir des gens  
Plusieurs vies contre l'argent  
Qui l'aidait à nous nourrir  
Il a dû tant souffrir  
Il a créé des tombes  
Et se moque des bombes  
Il n'était pas mauvais  
Pourtant il mourra prisonnier.  
On lui a volé sa femme  
Et avec pris son âme  
Et tout son cher passé  
Demain de bon matin  
Il sentira ses dernières heures  
J'irai sur les chemins  
Pour sauver ses dernières peurs  
S'il faut donner du sang  
Je donnerai le mien

Monsieur le président  
Ne touchez pas le sien  
Ne touchez pas le sien  
Dites à vos gendarmes  
Que je n'aurai pas d'armes  
C'est votre seule opportunité  
De pouvoir l'épargner

**Axel ZAMORA et Gabriel BERNIER**

## ➔ AUTOUR DE LA NOTION DE TERRORISME

Comme tu tiens à ta pureté, mon petit gars ! Comme tu as peur de te salir les mains. Eh bien, reste pur ! A quoi cela servira-t-il et pourquoi viens-tu parmi nous ? La pureté, c'est une idée de fakir et de moine. Vous autres, les intellectuels, les anarchistes bourgeois, vous en tirez prétexte pour ne rien faire. Ne rien faire, rester immobile, serrer les coudes contre le corps, porter des gants. Moi j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes. Je la ai plongées dans la merde et dans le sang.

**Jean-Paul SARTRE, *Les mains sales*, 1948**

En 1905 à Moscou, des terroristes appartenant à un groupe révolutionnaires organisent un attentat à la bombe contre le grand duc Serge, oncle du Tsar. Kaliayev (Yanek) chargé de lancer la bombe sur la calèche du grand du ne l'a pas fait. Il s'explique ici devant ses camarades.

*Tous regardent kaliayev qui lève les yeux vers Stepan.*

**Kaliayev, égaré.**

Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Une seconde auparavant, pourtant dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de la calèche ont commencé à briller au loin, mon coeur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riais. Et je disais "oui, oui"... Tu comprends?

*Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.*

J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et, regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste ! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque coté de la portière ! Je n'ai pas vu la grande duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux.

*Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.*

Alors je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. (*Silence. Il regarde à terre.*) Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment là ?

**Dora**

Non, Yanek, tu n'as pas rêvé.

*Elle pose la main sur son bras. Kaliayev relève la tête et les voit tous tournés vers lui. Il se lève.*

**Kaliayev**

Regardez-moi, frères, regardes moi Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh non ! Je n'ai pas pu.

*Il tourne son regard de l'un à l'autre.*

Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginai le choc, cette tête frêle frappant la route, à la volée...

*Il se tait.*

Aidez-moi...

*Silence.*

**Albert CAMUS, *Les Justes*, Extrait de l'Acte II, 1949**

## ➔ POUR LA CAUSE DES FEMMES

On ne naît pas femme: on le devient.

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre*. En tant qu'il existe pour soi, l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité, l'instrument qui effectue la compréhension du monde: c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers. Le drame de la naissance, celui du sevrage se déroulent de la même manière pour les nourrissons des deux sexes; ils ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs; la succion est d'abord la source de leurs sensations les plus agréables ; puis ils passent par une phase anale où ils tirent leurs plus grandes satisfactions des fonctions excrétoires qui leur sont communes ; leur développement génital est analogue ; ils explorent leur corps avec la même curiosité et la même indifférence ; du clitoris et du pénis ils tirent un même plaisir incertain ; dans la mesure où déjà leur sensibilité s'objective, elle se tourne vers la mère : c'est la chair féminine douce, lisse élastique qui suscite des désirs sexuels et ces désirs sont préhensifs ; c'est d'une manière agressive que la fille, comme le garçon, embrasse sa mère, la palpe, la caresse ; ils ont la même jalousie s'il naît un nouvel enfant ; ils la manifestent par les mêmes conduites : colères, bouderie, troubles urinaires ; ils recourent aux mêmes coquetteries pour capter l'amour des adultes. Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée.

**Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième sexe*, 1949**

« Au premier abord, **Les Prunes de Cythère** est le monologue d'une folle, langage fragmenté, bribes d'anecdotes... Petit à petit il nous semble que l'histoire, si c'en est une, se passe à la Martinique, et que la narratrice, Jeanne-la-folle, est entourée d'une mère qu'elle déteste, d'un homme qu'elle aime, d'une domestique noire pour qui elle a une affection filiale, et d'une grand-mère aussi. Elle a une petite fille qu'elle adore et pleure, d'autre part la perte, lors d'une fausse-couche d'un autre enfant, un garçon. Dans son passé elle a été violée, ou peut-être s'agissait-il d'une autre fille qui s'était jetée par la fenêtre ; cette dernière meurt ou elle reste paralysée des deux jambes — à moins que ce ne soit la mère qui est paralysée à la suite d'une chute. » (Extrait d'un livre rédigé en hommage à Jeanne HYVRARD)

Que pouvais-je dire. Tout ce que vous m'avez appris, c'est à nous mentir à nous-mêmes. Jusqu'à ce que notre révolte cesse. Parce qu'il est trop tard. Que nos ventres dilatés n'attirent plus les hommes. Parce que nos cheveux blancs nous font respectables grand-mères, veillant à la soumission des filles.

Je ne vous dirai pas que j'entre en guérissance tant que je n'aurai pas vomi tout ce que vous m'avez enfourné. Le dis bonjour à la dame. Comme elle ressemble à sa mère. C'est tout le portrait de son père. Une fille doit sourire. Parle doucement. Tu ne trouveras pas à te marier. Ta robe est trop courte. On ne parle pas aux inconnus. Ne te baigne pas avec ton frère.

Je ne vous dirai pas que j'entre en guérissance tant que je n'aurai pas vomi Cendrillon et Monroe réunies. Perrette et le Pot au lait. Le Chaperon Rouge traversant le bois. La Belle au Bois Dormant, attendant le prince charmant. Blanche-Neige faisant le ménage. Et Garbo, et Dietrich. Toutes ces femmes pour qui vous nous avez élevées, repoussoirs résignés, futures mères exemplaires, crevant à essayer de l'être. Femmes adultères tourmentées. Femmes trompées éplorées. Femmes fermant les yeux. Femmes préférant ne pas savoir. Femmes qui ont tiré le bon numéro, il boit pas, il court pas, il joue pas. Femme de ton père a beaucoup de qualités. Femmes de celui qui est comme ça et n'y peut rien. Filles vierges terrorisées après vingt ans de cloître. Epousée au plus beau jour de sa vie. Accouchée du j'espère que c'est un fils. Petite femme vaillante debout dès l'aurore. Putain nécessaire pour préserver l'honnêteté de nos femmes. Vicieuse donnant le mauvais exemple à nos filles. Entraîneuses à dix pour cent sur les consommations. Élégantes du Tout-Paris. Call-girls à la nuit ou au mois. Pauvre digne. Femme qui était belle quand elle était jeune. Quinquagénaire travaillée par son retour d'âge. Femme charmante habillée de trois fois rien. Petite fille déjà tout le portrait de sa mère. Grande sœur remplaçant la mère de famille. Petite Sœur des Pauvres dont c'est la vocation. Nonnes enfermées pour racheter la terre entière. Dame patronnesse. Grenouilles de bénitier. Pilier de ventes de charité. Travailleuse sociale dont le métier est si féminin. Infirmière du sacerdoce. Shampooinieuse de nos désirs avortés. Bonne à tout faire. Statufiée. Encadrée. Enloquée. Je ne vous dirai pas que j'entre en guérissance. Tant que je ne vous aurai pas craché à la gueule.

**Jeanne HYVRARD, *Les Prunes de Cythère*, 1975**

## *L'ironie*

On dit souvent que la femme est faible.

Pourtant c'est elle qui connaît le plus de souffrance.

Porter un enfant durant neuf mois.

S'occuper de lui durant toute sa vie.

L'éduquer

Parfois seule, parfois accompagnée.

Céder à tous ses petits caprices.

Pour qu'arrivé un certain âge,

Ce dernier se permette de rabaisser les filles et les femmes d'autrui.

Oubliant que c'est grâce à une femme qu'il se trouve ici.

Quelle ironie.

Heureusement,

Tout le monde ne se comporte pas ainsi.

**Imane El Ayadi**

## **Un écrit qui je l'espère peut sauver des vies.**

« Quelle triste vie, me lever en ayant la peur qui me tiraille le ventre.

Peur de quoi ?

De vous, vous qui me détestez pour je ne sais quelles raisons, vous qui m'insultez à chaque fois que je passe près de vous. A chaque fois j'en viens à me demander si ce n'est pas moi qui ai tort, après tout si autant de personnes me détestent, c'est peut-être parce que j'ai fait quelque chose de mal. »

Ça, c'est le discours que je tenais durant une période assez sombre de ma vie. Entre les insultes, les menaces et les coups, je ne savais plus comment réagir. J'avais peur d'en parler, pourtant si je l'avais fait je serais sortie beaucoup plus vite de ce cercle vicieux. Je me demandais « qu'ai-je fait de mal ? ». Puis j'ai compris, c'est ma différence qui les dérangeait. Mes cheveux bleus, mes piercings et mon look assez « dark » ne plaisaient pas. Alors j'ai voulu changer. Ainsi, je pensais qu'ils allaient me laisser tranquille. Pourtant, rien n'a changé.

Le temps passait et rien n'a changé. Alors j'ai finalement décidé de me confier. La meilleure décision de ma vie mais aussi la plus difficile à prendre. Quand tout est rentré dans l'ordre, quand tous ces ignobles personnages dont je ne veux même pas citer le nom ont été punis, je me suis senti libérée. Un oiseau sorti de sa cage et qui vole loin. Après toutes ces péripéties, me voilà libre, libre de m'habiller comme j'en ai envie, libre de me maquiller comme j'en ai envie et surtout libre d'être ce que j'ai envie d'être.

Moi c'est Maylis et c'était mon histoire.

Alors à toutes les personnes qui vivent la même chose que moi, sachez que la meilleure des solutions c'est d'en parler. Se murer dans le silence ne résoudra rien. Je sais que c'est difficile, je sais que vous avez peur, mais faites preuve de courage. Il y a toujours une épaule sur laquelle se reposer.

**Imane El Ayadi**

## Une femme

Une femme peut bricoler

Une femme n'est pas obligatoirement maniérée

Femme, mais pas coincée

Une femme peut conduire

Une femme n'est pas obligatoirement capricieuse

Femme, mais pas soumise

Une femme peut être militaire

Une femme peut aimer le bodybuilding

Une femme n'est pas obligatoirement peureuse

Femme, mais pas faible

Une femme peut être mécanicienne

Une femme n'est pas obligatoirement coquette

Femme, mais pas puérile

Une femme peut être conductrice

Une femme n'est pas obligatoirement sensible

Une femme peut être entrepreneuse

Une femme n'est pas obligatoirement hystérique

Femme, mais pas manipulatrice

Une femme peut être ouvrière

Une femme peut aimer le sport

Une femme peut être mathématicienne

Une femme n'est pas obligatoirement maniaque

Femme, mais pas fille facile

Une femme peut ne pas aimer cuisiner

Une femme peut ne pas aimer les talons

Une femme peut aimer les voitures

Une femme peut ne pas aimer le maquillage

Une femme peut aimer une femme

Une femme peut être sexy, ce n'est pas pour autant une pute

Une femme peut avoir des formes, ce n'est pour autant qu'elle n'est pas belle

Une femme ça se respecte. Les femmes se sont battues pour être libres, et elles le sont. Elles sont libres de faire ce qu'elles ont envie de faire, que cela plaise ou non.

Parole d'une femme : Je ne serai pas renommée ou connue. Je continuerai d'être audacieuse et courageuse, à changer, à suivre mon cœur et mon esprit, toujours en refusant que l'on me colle une étiquette et d'être stéréotypée. Il faut s'émanciper : trouver ses vraies dimensions, ne pas se laisser affecter.

**Emmanuelle Rofidal**

## Parlons.

Chère société inégalitaire,  
Je t'écris cette lettre,  
Que tu n'auras jamais,  
Perdue au milieu de mes affaires,  
Crayon, feuilles, pochettes et colle,  
Je me pense obligée d'écrire,  
De dire ce que je pense,  
Comme pour m'assurer  
Que je ne suis pas complice de cela.  
« D » comme diplôme,  
Même,  
Même école,  
Même collège, lycée, université,  
Mêmes études,  
Même diplôme,  
Même salaire ?  
18,5 %, la différence de salaire homme/femme,  
Non, pas même salaire.  
Le bus, le tram, la rue,  
Voiture passant, klaxonnant dans le vide,  
Mains baladeuses, cette fois, pas dans le vide,  
Jupe courte, facile,  
Jupe longue, coincée,

Coincée dans cette société.  
Chez moi,  
Endroit calme et apaisant,  
Comme une mini société égalitaire,  
Composée de quatre personnes,  
Chocolat chaud, gâteau,  
Je passe devant la fenêtre du salon,  
Une fille, 13 ans tout au plus,  
Marchant à toute allure dans la rue,  
Évitant à tout prix, cette personne,  
Qui lui lance à la figure des mots,  
Des mots,  
Aussi doux qu'une broyeuse de confiance en soi.  
Rentrant chez elle,  
Le yeux embués,  
La vision floutée par les gouttes,  
Elle se jura à elle-même,  
De ne plus mettre de short.

Un jour,  
Elle la rencontrera cette personne,  
Lui montrant  
Qu'ils ne sont pas tous pareils,  
Une minorité, voilà ce que c'est,  
Une minorité idiote, sans cœur et fermée,

Mais,  
Qui l'aideront, cette fille,  
Grâce à leurs paroles amères,  
Lui feront comprendre  
Que l'esprit, l'éducation et le savoir apportent,  
Tout.  
Donc,  
Pour finir,  
Chère société,  
Je t'ai écrit cette lettre,  
Certes,  
D'une histoire qui n'est pas la mienne,  
Mais  
Celle de beaucoup de femmes malheureusement,  
Alors ne te tais pas,  
Parle, exprime-toi,  
Et balance ta voix...

Signée, une fille qui voit et qui parle.

Le 27/05/2019, quelque part,

**Mariana Gonçalves Da Silva**

## **FUTURE FEMME**

Une fille doit sourire,  
Parler doucement,  
Ne pas se salir,  
Ne pas porter de vêtements indécents.

Elle a le droit de jouer,  
A la maman ou à la femme de ménage,  
Mais elle ne doit surtout pas jurer,  
Non, elle doit être sage.

Elle a le droit de s'occuper des enfants,  
Et de la cuisine,  
Tout en se taisant,  
Pendant qu'elle repasse un jean.

Cette future femme stigmatisée,  
Qui vit dans l'ombre de l'homme,  
Ne pourra jamais s'assumer,  
Car cet homme est en haut du podium.

**Tess Fleury**

## ➔ CONTRE L'ESCLAVAGE, CONTRE LA COLONISATION

### **Trahison**

Ce cœur obsédant, qui ne correspond  
Pas à mon langage ou à mes costumes,  
Et sur lequel mordent, comme un crampon,  
Des sentiments d'emprunt et des coutumes  
D'Europe, sentez-vous cette souffrance  
Et ce désespoir à nul autre égal  
D'apprivoiser, avec des mots de France,  
Ce cœur qui m'est venu du Sénégal ?

**Léon LALEAU, 1931**

## **Pour sûr.**

Pour sûr j'en aurai  
marre  
sans même attendre qu'elles prennent  
les choses l'allure  
d'un camembert bien fait

Alors je vous mettrai les pieds dans  
le plat  
ou bien tout simplement la main au collet  
de tout ce qui m'emmerde  
en gros caractère  
colonisation  
civilisation  
assimilation et la suite

En attendant vous m'entendrez  
souvent  
claquer la porte

**Léon-Gontran DAMAS**, *Pigments*, 1937

## Ramasseur de balles

*A Emile Snyder*

Ramasser des balles est une vieille histoire  
balles de tennis  
balles de coton  
balles de fusil

Vêtu d'Aurore, de crépuscule ou de nuit,  
Je fais le tour des champs et des courts  
Habillé d'oripeaux qui m'effraient moi-même.  
Comment sortir de ma nuit blanche?  
Porteur de nœuds et de complexes  
Je ramasse toutes les balles du monde  
cible noire,  
Chacun sur moi fait mouche  
Et pourtant, je sais n'avoir plus  
de chaînes aux reins  
mais comment sortir de la nuit blanche  
me pencher au balcon de l'histoire  
sans troubler le festin ?  
Nous sommes encore à considérer les ombres  
quand c'est l'ère de contempler le soleil.  
Ramasser des balles est une vieille histoire  
Oh je sais l'on me croit dans le fossé  
qu'on me retrouve sur la route  
les débris d'un monde dans les mains  
Je sais prendre, les balles, Ami.  
balles de tennis  
balles de coton  
balles de fusil

**Bernard Binlin DADIE**, février 1964

## **Pour sûr**

Pour sûr, j'en aurai assez  
Sans même voir arriver le jour où  
Elles disparaîtraient

Alors venons-en aux faits  
Ou bien plus simplement aux actes  
De tout ce qui me dépasse  
En criant bien fort  
COLONISATION  
CIVILISATION  
Maintenant retenez et concluez.

En attendant, vous m'entendrez  
Souvent  
Protester pour cette liberté !

**Inès Yaacoubi**

## Ramasseur de balles

Ramasseur de balles c'est toute une histoire

Balle de tennis

Balle de coton

Balle de fusil

Vêtu d'Aurore, de crépuscule ou de nuit,

Je marche le long du courant

Habillé d'oripeaux qui me perturbent moi-même

Comment arriver au jour ?

M'enlever ces nœuds et ces complexes

Je reçois toutes les balles du monde

Cible sombre,

Tout sur moi fait mouche

Alors que je sais pertinemment ne plus détenir des chaînes aux reins

Mais comment s'en sortir

Me pencher à la fenêtre de cette nuit blanche

Sans trouver ce qui pourrait la combler

Nous sommes encore considérés comme les fuyards de jour, et les habitants des nuits.

Ramassez des balles est une longue histoire

Oh je sais que l'on ne me rattrapera jamais

Qu'on ne trouvera dans ces ruines

Que les débris d'un monde dans les mains.

Je sais prendre, les balles, Ami.

Balle de tennis

Balle de coton

Balle de fusil

**Inès Yaacoubi**

## ➔ POUR UNE CITOYENNETE SOLIDAIRE

La vérité, c'est que chaque drame de la migration en provenance des pays pauvres pose la question qui s'est posée jadis aux habitants de Roquebillière, lorsqu'ils ont offert l'asile à ma mère et à ses enfants : la question de la responsabilité.

Dans le monde contemporain, l'histoire ne répartit plus les populations entre factions guerrières. Elle met d'un côté ceux qui, par le hasard de leur situation géographique, par leur puissance économique acquise au long des siècles, par leur expérience, connaissent les bienfaits de la paix et de la prospérité. Et de l'autre, **les peuples qui sont en manque de tout, mais surtout de démocratie.**

La responsabilité, ce n'est pas une vague notion philosophique, c'est une réalité.

**Car les situations que fuient ces déshérités, ce sont les nations riches qui les ont créées.** Par la conquête violente des colonies, puis après l'indépendance, en soutenant les tyrannies, et enfin aux temps contemporains, en fomentant des guerres à outrances dans lesquelles la vie des uns ne vaut rien, quand la vie des autres est un précieux trésor.

Bombardements, frappes ciblées depuis le ciel, blocus économiques, tous les moyens ont été mis en oeuvre par les nations puissantes pour vaincre les ennemis qu'elles ont identifiés. Et qu'importe s'il y a des victimes collatérales, des erreurs de tirs, qu'importe si les frontières ont été tracées à coups de sabre par la colonisation sans tenir compte des réalités humaines.

La migration n'est pas, pour ceux qui l'entreprennent, une croisière en quête d'exotisme, ni même le leurre d'une vie de luxe dans nos banlieues de Paris ou de Californie. C'est **une fuite de gens apeurés, harassés, en danger de mort dans leur propre pays.**

### **Pouvons-nous les ignorer, détourner notre regard ?**

Accepter qu'ils soient refoulés comme indésirables, comme si le malheur était un crime et la pauvreté une maladie ?

On entend souvent dire que ces situations sont inextricables, inévitables. Que nous, les nantis, ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde. Qu'il faut bien des frontières pour nous protéger, que nous sommes sous la menace d'une invasion, comme s'il s'agissait de hordes barbares montant à l'assaut de nos quartiers, de nos coffres-forts, de nos vierges.

Quand bien même nous ne garderions que l'argument sécuritaire, n'est-il pas évident que **nos murs, nos barbelés, nos miradors sont des protections illusoires ?**

Si nous ne pouvons accueillir celles et ceux qui en ont besoin, si nous ne pouvons accéder à leur demande par charité ou par humanisme, ne pouvons-nous au moins le faire par raison, comme le dit la grande Aïcha Ech Chenna qui vient en aide aux enfants abandonnés du Maroc : "**Donnez, car si vous ne le faites pas, un jour ces enfants viendront vous demander des comptes**".

L'histoire récente du monde nous met devant deux principes contradictoires mais non pas irréconciliables.

D'une part, l'espoir que nous avons de créer un jour un lieu commun à toute l'humanité. Un lieu où régnerait une constitution universelle et souvenons-nous que la première constitution affirmant l'égalité de tous les humains, fut écrite non pas en Grèce, ni dans la France des Lumières, mais en Afrique dans le Royaume du Mali d'avant la conquête.

Et d'autre part, la consolidation des barrières préventives contre guerres, épidémies et révolutions.

Entre ces deux extrêmes, la condition de migrants nous rappelle à une modestie plus réaliste. Elle nous remet en mémoire l'histoire déjà ancienne des conflits inégaux entre pays riche et pays sous-équipé. C'est le maréchal Mobutu qui, s'adressant aux Etats-Unis, proposa une vraie échelle de valeur établie non pas sur le critère de la puissance économique ou militaire d'un pays mais sur sa capacité au partage des richesses et des services afin que soit banni le mot de " sous-développement " et qu'il soit remplacé par celui de " sous-équipement ".

Nous nous sommes habitués progressivement, depuis les guerres d'indépendances, à ce que des centaines de milliers d'être humains, en Afrique, au Proche Orient, en Amérique latine, naissent, vivent et meurent dans des villes de toiles et de tôles, en marge des pays prospères. Aujourd'hui avec l'aggravation de ces conflits, et la sous-alimentation dans les pays déshérités, on découvre que ces gens ne peuvent plus être confinés. Qu'ils traversent forêts, déserts et mers pour tenter d'échapper à leur fatalité.

Ils frappent à notre porte, ils demandent à être reçus.

**Comment pouvons-nous les renvoyer à la mort ?**

**J.-M. G. LE CLEZIO (Texte sur les migrants de),**  
prix Nobel de Littérature,  
*BOOMERANG*, émission du jeudi 5 octobre 2017, France Inter

## Just a theory

(Inspiré de la vidéo de *Melodysheep* : un voyage vers la fin des temps.)

« A l'échelle d'une vie humaine, l'univers vient juste de naître. »

Froid, sombre et vide, c'est ainsi que le cosmos va passer la plupart de sa vie.

2083 : Les conditions de vie que les hommes modernes ont toujours connues sont en train de changer.

2260 : Rien n'est plus pareil sur cette planète, tout est en mouvement.

2790 : le champ magnétique terrestre bascule.

3500 : Retour de la comète de Halley-Bopp.

5260 : hausse sévère du niveau des mers. Les choses bougent sur la planète, rien n'est constant.

8030 : Impact d'un astéroïde de 30 mètres de diamètre.

18 740 : Le Sahara redevient une forêt tropicale.

75 060 : Fin de la période interglaciaire.

105 780 : Éruption d'un super-volcan.

594 570 : Création de nouvelles chaînes d'îles.

1 045 130 : Les traces de pas sur la Lune s'effacent.

31 460 000 : Les anneaux de Saturne disparaissent.

54 180 000 : L'Antarctique fond.

486 540 000 : La luminosité du Soleil augmente.

Lorsque le Soleil commencera à manquer de carburant, il ne va pas simplement s'éteindre.

1 577 060 300 : Les océans s'évaporent.

3 735 728 777 : Toute vie disparaît.

4 630 513 600 : Le Soleil se dilate et devient une géante rouge.

9 082 068 337 : La Terre est détruite par le Soleil.

13 milliards d'années : Le Soleil n'est plus. Il devient une naine blanche. Il refroidit peu à peu, rejoignant les températures glaciales de l'univers.

Le destin du Soleil est le même que celui de toutes les étoiles. Un jour, elles mourront toutes, plongeant le cosmos dans une nuit éternelle.

1 Billion d'années : La température de l'univers baisse. Les étoiles, les unes après les autres, dans le cosmos, s'éteignent.

10 Billions d'années : Il n'y aura plus de nouvelles étoiles de créées.

20 Billions d'années : Ainsi l'univers touchera à sa fin non dans la gaieté mais dans la dévastation.

39 Billions d'années : Les dernières étoiles naines rouges meurent. Non pas dans la clarté mais dans l'obscurité.

256 Billions d'années : Avec la mort du dernier soleil, l'âge des étoiles touche à sa fin.

686 Billions d'années : L'univers devient un cimetière cosmique, jonchée par des débris d'étoiles mortes.

3 milliers de milliards d'années : Notre soleil devient une naine blanche, un cadavre d'étoiles réduit, chaud et dense.

Sans aucun reste de carburant à brûler, la lueur des naines blanches faiblit.

1 million de milliards d'années : La faible lumière des naines blanches fournira le seul éclairage de cet espace sombre et vide.

4 millions de milliards d'années : Le cosmos sera jonché d'étoiles mortes et de trous noirs.

264 millions de milliards d'années : Avec le temps, la gravité éjecte les étoiles mortes et leurs planètes de leurs galaxies, les envoyant dans le vide glacial.

1 billion de milliards d'années : Même les naines blanches faibliront et mourront.

2 billions de milliards d'années : Une naine noire sera le destin final de ces dernières étoiles. Des naines blanches qui sont devenues tellement froides que c'est à peine si elles diffusent encore une faible chaleur ou une faible lumière. Les naines noires sont obscures, denses, déclinantes boules de matières détériorées.

Leurs atomes sont tellement compactés que les naines noires sont un million de fois plus denses que le Soleil. Elles prennent tellement de temps à atteindre cet état, que les scientifiques pensent qu'il n'y a encore aucune naine noire dans l'univers.

6 mille milliards de milliards d'années : Toute matière qui n'a pas réussi à partir de sa galaxie, est aspirée dans le trou noir supermassif au centre.

11 milliards de milliards de milliards : Expansion de l'univers rapidement. Éparpillement de la matière plus rapidement que la vitesse de la lumière. Les galaxies et les étoiles s'éloignent si vite que leur lumière est devenue indétectable. Les secrets de l'univers sont détenus à jamais.

15 mille milliards de milliards de milliards d'années : Ère des trous noirs. Les naines noires ont disparu, donc plus le moindre atome dans l'univers. IL ne restera que des particules de lumière et des trous noirs.

2 millions de milliards de milliards de milliards : Plus aucune planète, plus aucune étoile, ni aucun débris stellaire sur lequel la vie pourrait s'agripper.

7 millions de milliards de milliards de milliards : Pourtant ici, le temps vient à peine de commencer à s'écouler.

780 milliards de milliards de milliards de milliards : Les trous noirs deviennent les éléments fondamentaux de l'univers. Ils se mangeront entre eux, deviendront plus gros. L'univers sera toujours dynamique.

1 mille milliards de milliards de milliards de milliards de milliards : Certains atteignent des tailles astronomiques, probablement des billions de fois la masse de notre soleil.

Les trous noirs finiront par mourir même si les scientifiques pensaient que les trous noirs étaient immortels. A présent l'échelle de temps est d'une longueur inimaginable, des trillions d'années dans le futur. Durant leurs morts ils illuminent les ténèbres un par un.

L'énergie noire fait gonfler l'univers, l'univers continue de s'étendre, conduit par une force mystérieuse. Ainsi l'univers va mourir dans le froid, dans des billions d'années à partir de maintenant. SI la matière noire faiblit au fil du temps, l'univers pourrait s'effondrer sous l'effet de la gravité, le « Big Crunch ». Si elle devient forte, elle pourrait déchirer l'univers tout entier, le « Big Rip ». Alors que le dernier trou noir meurt, il imprègne l'univers de sa lumière une dernière fois. Une fois les tout derniers vestiges des dernières étoiles éteintes, et où tout sera à la même température, l'histoire de l'univers touchera finalement à sa fin. La notion de temps n'a plus de sens. Pour la première fois l'univers sera permanent et constant. Le cosmos ne peut plus être désordonné, l'entropie cesse.

L'univers dormira à jamais.

**Emmanuelle Rofidal**

## **Cher journal,**

Aujourd'hui je crois avoir appris de nouvelles choses, je crois avoir grandi et ça me fait peur car je comprends que je suis en âge de comprendre, de comprendre ce qui se passe sur terre, que je suis en âge de comprendre comme l'a écrit J.-M. G. Le Clezio : « la responsabilité, ce n'est pas une bonne notion philosophique, c'est une réalité ».

Il est actuellement quatre heures, les rues sont noires et désertes, les consciences endormies mais malgré ça mon stylo, lui, est pris.

Il est occupé car il doit s'exprimer, il veut comprendre comme moi je vais aussi comprendre. Je veux comprendre la migration, le pourquoi de la migration et je veux en parler, je veux parler des migrants.

Je veux comprendre pourquoi nous les ignorons et détournons notre regard.

Cher journal, je veux que tu m'expliques pourquoi il y a tant d'injustices, de haine et d'amour. Pourquoi par le hasard des choses certains naissent dans des pays où ils auront toutes les chances mais de leur côté ils vivront avec tout ce dont ils ont besoin et ils seront malgré ça les plus malheureux.

Je veux comprendre pourquoi certains autres naissent dans les mauvais endroits, aux mauvais moments, pourquoi ils manquent de tout alors que nous avons trop de tout.

Je veux savoir pourquoi la vie de certains ne vaut rien, alors que celles des autres de l'or.

Je veux savoir pourquoi face à la migration, les portes de mon pays sont fermées et pourquoi tous ces migrants meurent alors qu'ils ne fuient seulement que leur propre pays pour avoir la chance de vivre, de survivre.

Je veux comprendre pourquoi il est pas compris que tous ces gens ne viennent pas en quête de vacances mais qu'ils sont en danger de mort, je veux comprendre cet attentat à l'humanité cette non assistance à personne en danger, sans aucune condamnation à la clef.

Je veux savoir beaucoup de choses, mais ce que je sais c'est qu'il y a dans ce globe des politiques qui font de la haine à la place de l'amour ; je sais que nous vivons comme des machines sans aucune réaction.

Nous ne sommes pourtant pas des machines, nous sommes des humains et nous pouvons, nous devons nous entraider.

Si demain c'était vous ! Que feriez-vous face à un Homme qui vous renvoie à la mort ?

N'oubliez surtout pas qu'avant la haine il y a l'amour.

Un jour, Aïcha Ech Chenna a dit : « Donnez, car si vous ne le faites pas, un jour ces enfants viendront vous demander des comptes ».

Bonne nuit...

**Emma Boudia**